

SYNOPSIS

À une centaine de kilomètres de Kaboul, Salim Shaheen, l'acteur-réalisateur-producteur le plus populaire et prolifique d'Afghanistan, est venu projeter quelques-uns de ses 110 films et tourner le 111^{ème} au passage. Ce voyage dans lequel il a entraîné sa bande de comédiens, tous plus excentriques et incontrôlables les uns que les autres, est l'occasion de faire la connaissance de cet amoureux du cinéma, qui fabrique sans relâche des films de série Z dans un pays en guerre depuis plus de trente ans. *Nothingwood* livre le récit d'une vie passée à accomplir un rêve d'enfant.





ENTRETIEN AVEC SONIA KRONLUND

Au cœur de *Nothingwood*, il y a le cinéaste afghan Salim Shaheen. Comment est venu le désir de faire un film autour de cette figure étonnante ?

J'ai entendu parler de Salim Shaheen il y a presque dix ans, par Atiq Rahimi. Shaheen est très connu en Afghanistan, il est une sorte de « Ed Wood » afghan qui a réalisé plus de cent films, tournés en général en quatre jours ! Il est aussi producteur et acteur, et fait jouer les

membres de sa famille et des tas de gens qui ne sont pas des comédiens professionnels. Certains même payent pour être dans ses films !

C'est un bonimenteur incroyable qui garde en lui quelque chose de profondément enfantin, ce rêve de faire des films avec ses copains. Lui et son équipe sont comme des gosses dans la cour de récréation qui jouent au cinéma. La magie du cinéma les sauve d'un quotidien peu réjouissant. Shaheen est un homme assez complexe mais sa part d'enfance me semblait universelle.

Au début, c'est cette part d'enfance qui m'a attirée, cette naïveté et puis j'ai découvert bien d'autres aspects surprenants.

Shaheen entretient un rapport fort au cinéma mais rien à voir avec la cinéphilie occidentale...

Shaheen adore avant tout les films de Bollywood, les chansons, les intrigues autour des mariages et les bagarres. L'homme qu'il admire le plus au monde, c'est Rambo (il ne dit pas Sylvester Stallone) ! Il regarde aussi des films de kung-fu, de série Z. Ses films sont la synthèse de ces influences : des films de guerre avec des batailles qui n'en finissent pas, des effets spéciaux kitschs et sanguinolents, des filles qui chantent, et des dialogues de sitcom ! Le cinéma est son unique culture. Shaheen ne sait ni lire, ni écrire, il fait semblant. Tout le monde le sait mais vous n'arriverez jamais à le lui faire avouer.

Peu importe de savoir si c'est un bon cinéaste ou pas, vous filmez avant tout la vitalité de son geste artistique...

J'aime l'idée que Shaheen tourne des films sans arrêt, comme un besoin vital, avec une énergie de forcené, et une croyance inébranlable dans ce qu'il fait. Au-delà de la qualité de ses films, les Afghans aiment son cinéma car il leur donne un visage et une voix qui n'existent nulle part ailleurs. Il les représente. Dans les films de Shaheen, les gens du peuple sont des héros. Les pauvres réussissent à vaincre les riches. Les faibles sortent vainqueurs. Les puissants sont punis. Ses histoires racontent les tracas des petites gens et vous trouverez parmi ses personnages des muletiers, des paysans, des petits commerçants. Shaheen fait aussi jouer des policiers et des soldats qui interprètent leur propre rôle et sont fiers d'être dans un film. Son cinéma donne une image et une existence à des gens qui n'en ont pas. C'est ce qui me touche chez lui.

Dans *Nothingwood*, vous décidez de le suivre sur le tournage de l'un de ses films...

J'ai voulu que ce film soit un voyage plus qu'un portrait, un bout d'aventure que le spectateur pourra vivre avec les personnages, à leurs côtés et pas en surplomb. En gros, l'histoire se déroule pendant cinq ou six jours, le temps d'un tournage où Shaheen emmène sa troupe loin de Kaboul.

Il y a une autre raison à ce dispositif : assis face à vous dans un fauteuil, Shaheen contrôle tout, surtout la caméra, parle beaucoup, et transforme singulièrement la réalité qui l'entoure à son avantage. Il passe aussi un certain temps à vous expliquer combien les gens l'adorent et combien il est un grand réalisateur. Il y a une sorte de jeu étonnant qui se produit d'ailleurs : tout le monde sait qu'il baratine un peu, qu'il se vante, mais il y a un accord tacite, amusé, et les gens le laissent dire, et même l'aiment pour ça. Ils l'aiment parce qu'il leur ressemble, qu'il est à leur hauteur. En revanche, dès qu'il est en action, qu'il bouge, dès qu'il se met à filmer, alors il change complètement. Reviennent la joie, le plaisir, l'excitation incroyable de tourner son film. C'est pour cette raison aussi que j'ai choisi le cadre d'un voyage, bien plus propice à saisir l'ampleur de mon personnage.

Shaheen me fait penser à un ami qui dit souvent : « Je suis quelqu'un de très superficiel mais j'occupe une grande superficie ! » La profondeur de Shaheen est dans ses actions, dans ce qu'il fait.



Face à Shaheen, vous dites vous-même jouer un rôle : celui de la peureuse...

Pour que Shaheen lâche un peu de son contrôle sur tout, je me suis dit qu'il fallait que je rentre dans son jeu, que je sois, moi aussi, un personnage et que je mette légèrement en scène notre relation. J'ai choisi un personnage qui ne me donne pas forcément le beau rôle. Sauf que je n'ai pas toujours joué, souvent j'avais réellement peur. Shaheen et son équipe se moquaient de moi en permanence ! Les Afghans sont souvent fatalistes. Ils pensent que tout est déjà écrit, déterminé à l'avance par le doigt de Dieu. Inch'allah ! A la grâce de Dieu. Donc l'idée de faire attention, de prendre des précautions, peut leur sembler absurde. Et puis Shaheen est un véritable homme de courage, un valeureux, pour lequel il est très important de ne pas avoir peur. Même s'il y a des attentats, Shaheen se sent plus fort que la mort. L'un de ses films s'appelle d'ailleurs ainsi : *Plus fort que la mort*.

Shaheen permet de révéler une facette plus joyeuse de l'Afghanistan mais au milieu du film, la réalité de la guerre et des attentats nous rattrape, et vous la montrez.

Oui, on filmait dans le seul endroit du pays où la situation est à peu près stable, à Bamiyan. Le tournage était sympathique, on passait notre temps à rire, à manger,... Il fallait, à un moment, réintroduire du réel, redonner de la crédibilité et du sens à cette image un peu trop déconnectée et faussée de l'Afghanistan, qui est en guerre depuis 40 ans et qui n'est pas vraiment dans une bonne passe.

Vous connaissiez bien l'Afghanistan ?

Oui, j'y ai réalisé de nombreux documentaires pour la télévision et la radio. La première fois, c'était en 2000, sous les talibans, pour France Culture. C'était assez musclé, très étonnant. Et j'y suis retournée une quinzaine de fois.



Pourquoi avoir choisi le cinéma plutôt que la radio pour ce projet ?

Parce que Shaheen est un cinéaste. Que c'est l'histoire d'un homme qui se bat pour faire des images. Alors, je me suis dit qu'il fallait absolument raconter ça en images. Je fais beaucoup de radio mais avant cela j'ai travaillé une dizaine d'années dans le cinéma : j'ai fait un passage aux Cahiers du cinéma, j'ai été scénariste, j'ai officié dans une maison de production... Le cinéma est resté ma première famille.

Et puis j'ai besoin de faire des choses difficiles. Avec *Nothingwood*, je peux dire que j'ai été servie ! Un premier long métrage tourné en Afghanistan, c'était un défi.

En filmant un homme qui fait ses films au risque de sa vie, et pour la rendre plus vivable, vous interrogez aussi la frontière entre l'art et la vie...

La manière dont l'art et la vie s'articulent m'intéresse. J'adore ce passage quand son caméraman raconte qu'ils ont reçu une roquette sur un tournage, qu'ils sont allés à l'hôpital puis qu'ils sont tous retournés finir leur film, leurs béquilles sous le bras... Je cite souvent cette phrase de Robert Filliou : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. » D'une certaine manière, c'est le sujet du film.

Saviez-vous d'emblée que vous alliez apparaître à l'image ?

J'ai essayé plusieurs dispositifs. Finalement, mon chef opérateur, Alexandre Nanau, a pris l'initiative de me mettre dans le cadre, et nous avons trouvé que c'était la bonne solution. Alexandre est le réalisateur de *Toto et ses sœurs*, un film que j'adore. J'étais très heureuse qu'il accepte de faire la prise de vue de *Nothingwood*. Il était transparent, ne disait rien, filmait tout le temps, avec des caméras légères, c'était parfait. Ses images correspondent à ce que je voulais faire.

Hormis la jeune actrice au début, vous êtes la seule femme à apparaître à l'image. Ce qui fait d'autant plus ressortir l'absence des femmes afghanes. Shaheen a deux femmes, je les connais mais il n'était pas question que je les filme. Même s'il ne me l'a jamais dit directement, je le sais bien. Il n'a jamais dit non mais toujours trouvé une bonne raison pour que cela ne se fasse pas. Il n'a même pas voulu que je les enregistre.

Shaheen vient d'un milieu très traditionnel, où la pression sociale est énorme vis-à-vis des femmes : on ne montre pas le visage de sa femme et même prononcer son prénom est déjà une familiarité trop grande ! Il est encore le chef de son quartier, de son clan. Ce serait une honte de montrer sa femme.

En tant que femme, comment vous êtes-vous fait accepter par Shaheen et son équipe ?

Sans aucune difficulté car pour eux, j'appartiens à une zone indéfinie donc acceptable : je suis étrangère, je ne suis pas musulmane, et surtout, je suis réalisatrice. Je ne peux donc pas être vraiment une femme !

Qurban Ali, l'acteur qui aime se travestir, apporte une exubérance joyeuse qui détonne dans le contexte politique et moral du pays.

Il appartient lui aussi à une sphère acceptable. Tant qu'il ne s'affiche pas clairement comme homosexuel, son goût pour l'inversion des rôles, pour le travestissement est toléré et même apprécié par la société afghane, comme une transgression amusante, comme un jeu. On retrouve cette étonnante tolérance dans de nombreuses sociétés traditionnelles, au Japon par exemple, en Egypte, en Thaïlande. La société afghane n'est pas si cadenassée que ça, d'où l'intérêt d'en faire des documentaires pour montrer cette complexité !

Un autre moment du film dévoile cette complexité : lorsqu'un taliban avoue aimer voir des films de Shaheen...

A la base, les talibans sont un mouvement armé structuré autour d'un islam très rigoriste qui bannit toutes les images d'humains. Quand je suis allée en Afghanistan, la première fois, on ne pouvait pas photographier ni filmer d'êtres vivants. Seulement les monuments, les rivières, les paysages... Avec les animaux, ça commençait déjà à poser un problème et je me souviens d'une discussion surréaliste sur le statut des insectes ! Mais ça, c'est le discours officiel. Et comme c'est le bazar en Afghanistan, et que rien n'est simple, c'est aussi le bazar au sein de ce mouvement. A peine arrivée en Afghanistan, des talibans m'ont demandé si je pouvais les prendre en photo sur leur pick-up, pour garder une trace de leur mainmise sur Kaboul ! Leur besoin d'images était plus fort. Alors je me suis dit qu'il devait bien y en avoir parmi eux qui aimaient le cinéma de Shaheen. Et j'en ai trouvé sans difficulté.

Davantage qu'une preuve de leur hypocrisie, cette scène renvoie à l'universalité du désir enfantin de regarder des images.

Les combattants talibans sont parfois des jeunes d'origine rurale, sans travail, qui se retrouvent enrôlés presque malgré eux, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Cette scène en dit long aussi sur l'habileté politique de Shaheen. Il fait bien attention à ne jamais froisser directement les talibans. Il ne met jamais en scène de personnages de talibans et j'ai appris qu'il envoyait des DVDs de ses films à des chefs talibans réputés modérés. Shaheen est très rassembleur et rusé, c'est un Goupil !

Et le titre du film ?

Il évoque la formule inventée par Shaheen : « Ici, ce n'est pas Hollywood, ce n'est pas Bollywood, c'est Nothingwood. » Le jeu de mot marche aussi en persan. Il le répète à qui veut l'entendre. On peut lui faire refaire dix fois la prise ! Et c'est vrai que cet homme réussit à fabriquer du rêve avec rien du tout.

Propos recueillis par Claire Vassé

1964 - 65 ou 66

Monarchie constitutionnelle de Zahir Shah, monarque éclairé. L'Afghanistan s'ouvre à l'Occident et se modernise. Premières élections démocratiques avec participation des communistes.

Shaheen naît à Kaboul dans le quartier Shar-e now, d'un père fonctionnaire de police.

1973 - 78

République de Daoud Khan après un coup d'Etat qui renverse Zahir.

Shaheen voit ses premiers films au cinéma Park.

1978

Coup d'Etat communiste.

Shaheen commence à tourner ses premiers petits films.

1979 - 80

Invasion soviétique. La résistance des moudjahedine commence à s'organiser.

Shaheen s'enfuit en Iran. Son frère meurt sur le front.

1981

La résistance contre les Soviétiques s'intensifie. Massoud libère la vallée du Pandjshir.

Shaheen rentre d'Iran. Il est réquisitionné pour son service militaire au sein de l'armée régulière afghane.

1982

Attaque du fort de Maimana par les armées afghanes et soviétiques.

Shaheen, en se cachant parmi les morts, est le seul survivant de l'attaque parmi les forces armées afghanes.

1984

Implication croissante du Pakistan (et des Etats-Unis) dans le conflit soviéto-afghan.

Fin du service militaire. Shaheen rentre à Kaboul. Mariage arrangé avec sa première femme.

1985

Premiers missiles anti-aériens fournis, via le Pakistan, par la CIA à la rébellion afghane. Ils vont changer le cours de la guerre.

Shaheen achète une caméra VHS et réalise son premier long métrage, *L'Invaincu*.

1987

Mohammad Najibullah devient président de la République. Les Soviétiques commencent à entrevoir leur défaite.

Shaheen réalise des films pour « Afghan films », l'agence gouvernementale en charge du cinéma.

1989 - 92

Retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan.

Shaheen crée « Shaheen films ».

1992

Chute du régime communiste. Début de la guerre civile entre les anciens groupes de moudjahedine qui se disputent le pouvoir.

Shaheen ouvre une salle de cinéma de fortune dans un sous-sol.

1992 - 95

La guerre civile fait des dizaines de milliers de morts à Kaboul.

Sur le tournage d'un de ses films, *Gardab*, une roquette tue dix personnes. Second mariage.

1996

Les talibans arrivent à Kaboul et instaurent un Emirats islamique dans tout le pays à l'exception d'un territoire dans le nord-est où Massoud continue de résister. Toutes les images d'être vivants sont interdites.

Shaheen échappe de justesse aux talibans qui brûlent toutefois nombre de ses films. Il fuit au Pakistan. Il y tourne plusieurs films dont *Darīn*, où il joue un vendeur de thé.

2001

Intervention de la coalition internationale. Chute du régime des talibans.

Shaheen revient du Pakistan.

2004 - 09

Hamid Karzai est élu président de la République Islamique d'Afghanistan. Le pays est en pleine effervescence. Les cinémas rouvrent. Mais la corruption se généralise.

Shaheen tourne environ dix films par an. C'est l'âge d'or de son cinéma.

2009 - 15

Les talibans reprennent peu à peu le contrôle d'une grande partie du pays. La moitié le jour et les deux tiers la nuit, dit-on. Ils multiplient les attentats.

Shaheen ne tourne plus que quatre ou cinq films par an.

2015 - 17

Percée de l'Etat islamique qui perpètre des attentats-suicides à Kaboul et en province.

Shaheen tourne une dizaine de films dont *Le Pays des braves* sur la réconciliation et participe à *Nothingwood*.

LES CINEMAS DE KABOUL

Les films de Shaheen sont projetés dans les cinémas de Kaboul. Ils étaient une vingtaine dans les années 1970 et faisaient la fierté de l'élite cosmopolite afghane. On y voyait des classiques, des films de la Nouvelle Vague, et quelques films afghans.

Ils ont tous été détruits par plus de trente ans de guerre. Certains ont été reconstruits à partir de 2002 avec des fonds internationaux ou avec l'aide de l'Etat.

Kaboul compte aujourd'hui sept cinémas, dont quatre opérationnels. On y voit des films pakistanais en pachtou, des thrillers américains et de rares films afghans. La majorité des films projetés vient de Bollywood.

On entre dans ces salles comme dans un moulin. On y mange, on y fume, on y boit en toute décontraction. On répond au téléphone, on interpelle volontiers une connaissance, on applaudit les morceaux de bravoure, et on frappe des mains en rythme quand on ne se met pas à danser sur la scène. On n'y rencontre pas beaucoup d'enfants et aucune femme, même si elles sont en théorie autorisées à s'y rendre.

La plupart des projecteurs, importés d'Inde il y a une trentaine d'années, fonctionnent avec des lampes à arc et des électrodes de charbon, une technique abandonnée en Occident dans les années soixante.

Les films de Shaheen y sont projetés quelques semaines. Ils sont ensuite vendus en DVDs dans tous les pays et/ou diffusés sur l'une des 175 chaînes de télévision d'Afghanistan.



LISTE TECHNIQUE

Scénario & Réalisation	Sonia Kronlund
Image	Alexander Nanau Eric Guichard
Son	Matthieu Perrot Hassan Shabankareh
Montage	Sophie Brunet George Cragg
Producteur	Laurent Lavolé / Gloria Films
Coproductrice	Melanie Andernach / Made in Germany

Avec le soutien de

Eurimages

Centre national du cinéma et de l'image animée

German Federal Film Board FFA

Région-Ile-de-France

Film and Media Fund NRW

Creative Europe Programme - MEDIA de l'Union Européenne

Cineventure

Distribution France	Pyramide
Ventes internationales	Pyramide International

SONIA KRONLUND

D'origine lorraine par sa mère et suédoise par son père, normalienne et agrégée de lettres, Sonia Kronlund a collaboré à l'écriture de nombreux scénarios, réalisé des documentaires et dirigé plusieurs collections pour la télévision. Après un bref passage aux Cahiers du cinéma, elle est entrée à la radio en 1995 sur France Inter. Elle produit depuis 2002 l'émission quotidienne de documentaire *Les Pieds sur Terre* sur France Culture. Pour des raisons inexplicables, elle s'est prise d'un intérêt exagéré pour l'Iran et l'Afghanistan, où elle voyage depuis une quinzaine d'années. Elle y a tourné plusieurs films et documentaires sonores, pour Arte et France Culture. Elle a publié en 2012, chez Actes Sud, un recueil de récits, *Nouvelles du réel*. *Nothingwood* est son premier long métrage comme réalisatrice.

